

Sommes-nous partisans de l'égalité des droits?

Alain-Michel Rocheleau

The current situation in Canada is marked by two seemingly contradictory developments for lesbians and gay men and on the questions of human rights and sexuality more generally. [...] [T]he implementation of the equality rights section of the Canadian Charter of Rights and Freedoms and the Charter's outlining of at least a partially different pattern of State formation has led to a situation of considerable pressure for sexual orientation protection in human rights legislation at the federal and provincial levels. This is, however, only one side of the picture [...]. Our rights as "private" individuals are recognized, while our real social differences [...], and the gender of those we love, are still not recognized as valid and equal. —GARY KINSMAN *The Regulation of Desire. Sexuality in Canada*, 1987: 212)

À première vue, il n'est pas évident que les historiens de l'avenir s'entendront sur la manière de définir, en la caractérisant, cette fin de millénaire: ère de l'informatisation pour les uns, elle sera, pour certains, celle de la mondialisation de l'économie ou de l'effacement des frontières—géographiques, sociales, culturelles, etc.—, pour d'autres encore celle des préoccupations écologiques. Mais il est une réalité qui disputera sans doute énergiquement à tous ces faits le privilège d'illustrer spécifiquement notre époque: celle de la recherche d'égalité entre les êtres liée au respect des différences, nonobstant le sexe, l'âge, la race, l'origine nationale ou ethnique, les croyances, les particularités mentales et physiques, de chacun. Jamais, sans doute, l'histoire n'a vu émerger autant de groupes d'intérêt mis en branle par cette quête fondamentale, d'études et de publications portant sur ce sujet.

Or, il est au sein de cet horizon, marqué par un profond désir d'équité, un mouvement qui a retenu l'attention générale au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle: celui de la libération des gais et lesbiennes. À la suite des événements de mai 1968 et des émeutes de Stonewall, en 1969, s'est développée aux États-Unis, puis au Canada, une organisation parfois pugnace, bien résolue à dénoncer l'oppression exercée à l'endroit des individus

homosexuels. Les manifestations et les discours, proférés en ce sens, viseront à combattre la prépondérance d'images stéréotypées et d'anecdotes cliniques—décrivant l'homosexuel «typique» comme un être efféminé et passif, enclin aux démonstrations d'hystérie, à la promiscuité sexuelle et ayant une propension «naturelle» au travestissement (Jack Beaudouard. *Psychosociologie de l'homosexualité masculine*, 1971: 52)—, à revendiquer la fin de toute discrimination et à réclamer l'instauration d'un climat de «tolérance» sociale, à leur endroit. Dans le sillage de ces doléances et de ces prises de position, inspirées par la contre-culture, les écrits féministes et anti-coloniaux, l'homosexualité sera alors décrite comme une quête existentielle «authentique», comme un appel—celui du *coming-out*—à se révéler avec sincérité à soi-même et aux autres. Le mouvement de libération gaie forcera de la sorte les sociétés nord-américaines à se remettre en question et contribuera à faire de l'entourage immédiat des personnes homosexuelles—désireuses d'assumer pleinement leur identité—des récepteurs soucieux de mieux comprendre leur vécu diversifié. À la même époque, au Canada, la révision d'un certain nombre de croyances et de préjugés, liés à la sexualité, favorisera l'introduction de certaines lois—le *Bill Omnibus* en 1967, le *Bill C-83* en 1976—, puis l'enchassement de dispositions «anti-discriminatoires» dans la Charte québécoise des droits et libertés de la personne (1977), de même que dans la Charte canadienne (1981).

Au début des années 1970, des recherches pluridisciplinaires—en sciences sociales et médicales, notamment—seront entreprises aux États-Unis, dans des sentiers menant globalement à une «démolition» des représentations historiquement figées, altérées, mythifiées et ostracisées, du vécu des gais, et à la légitimation/revalorisation de celles-ci. De ces investigations émergeront deux écoles de pensée—nommées respectivement *essentialiste* et *constructiviste*—qui seront à l'origine de ce que nous appelons désormais les études gaies et lesbiennes. Alors que les chercheurs affiliés à la première école s'emploieront à réactualiser l'étiologie de l'homosexualité—celle-ci étant entrevue comme une forme «prédéterminée» de la sexualité—et à démontrer les «différences»—physiologiques, sociobiologiques, hormonales, comportementales, etc.—entre homosexuels (minoritaires) et hétérosexuels (majoritaires), ceux de la deuxième école—Jeffrey Weeks (*Coming Out: Homosexual Politics in Britain from the Nineteenth Century to the Present*, 1977), Kenneth Plummer (*The Making of the Modern Homosexual*, 1981) et John D'Emilio (*Sexual Politics, Sexual Communities: The Making of a Homosexual Minority*

in the United States, 1940-1970, 1983), en tête—définiront l'orientation homosexuelle comme une réalité évaluée avec subjectivité dans l'histoire des sociétés, ou culturellement codifiée, et l'homosexualité comme est un concept moderne en tant que catégorie sociale stigmatisée. Plus tard, l'arrivée d'un groupe de chercheurs issus des domaines littéraires et culturels—Eve Sedgwick (*Between Men: English Literature and Male Homosocial Desire*, 1985), Teresa de Lauretis (*Technologies of Gender: Essays on Theory, Film, and Fiction*, 1987), Judith Butler (*Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, 1990) et Diana Fuss (*Inside/Out. Lesbian Theories, Gay Theories*, 1991), parmi les plus connus—influencera, tout en l'amplifiant, la constitution des Gay et Lesbian Studies. Le contexte culturel plurivalent, à l'intérieur duquel se construisent, se manifestent et se déploient—sous forme de signes—de multiples portraits du vécu «gai», deviendra l'objet principal d'analyses diversifiées, où seront généralement considérées tant les marques identitaires liées à la sexualité et au «genre» (*Gender Studies*), au phénomène du sida, que les représentations de l'homosexualité dans des produits culturels de toutes sortes: littéraires (Robert Schwartzwald. "(Homo)sexualité et problématique identitaire," *Fictions de l'identitaire au Québec*. Sherry Simon et al. (dir.), 1991; Ralph Sarkonak. "Traces and Shadows: Fragments of Hervé Guibert," *Yale French Studies* 62, 1996: 172-202), théâtrales (Robert Wallace. "Homo création. Pour une poétique du théâtre gai," *Cahiers de théâtre Jeu* 54, 1990: 26-35; John M. Clum. *Acting Gay: Male Homosexuality in Modern Drama*, 1992; Alain-Michel Rocheleau. "Gay Theatre in Quebec. The Search for an Identity," *Yale French Studies* 62, 1996: 115-36), cinématographiques (Richard Dyer. *Now You See It: Studies on Lesbian and Gay Film*, 1990), musicologiques (Elizabeth Wood. *Queering the Pitch: The New Gay and Lesbian Musicology*, 1994), pour ne référer qu'à celles-ci. Par l'entremise d'études de plus en plus étayées, auxquelles viendront se joindre les théories *queer*, un nombre croissants d'universitaires s'exerceront à démystifier, démythifier, reconfigurer ou recontextualiser, en les interprétant, les images stéréotypées ou les clichés accolés de tout temps aux minorités sexuelles et que bon nombre s'emploient encore à entretenir dans la culture occidentale d'aujourd'hui. Les recherches menées dans ces sentiers montreront, hors de tout doute, que le vécu des gais et lesbiennes ne saurait être décrit—ou défini—comme un phénomène «typique», ou «unique», et que l'on doit désormais parler non pas de l'homosexualité mais «des» homosexualités.

Après plus de trente ans d'études et d'analyses, de manifestations et de revendications orchestrées en vue de faire connaître la réalité diversifiée des

personnes homosexuelles, de légitimer l'expression de leur existence, de leur présence dans les sociétés et de promouvoir le principe d'égalité entre les êtres—nonobstant l'orientation sexuelle (pré-déterminée ou développée) de ces derniers—, il est possible de dégager un certain nombre d'acquis et de lignes de force. On remarque tout d'abord que les recherches entreprises, au Canada, cheminent certes mais à petits pas: depuis les sept dernières années, des colloques s'organisent sur une base régulière, des publications attirent de plus en plus l'attention, les thèses de doctorat se multiplient, alors que les études gaies et lesbiennes commencent à se tailler la place qu'elles méritent dans les universités. Au Québec, le GROUPE INTERDISCIPLINAIRE DE RECHERCHE ET D'ÉTUDE HOMOSEXUALITÉ ET SOCIÉTÉ, créé à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) et auquel sont affiliés des chercheurs-pionniers comme Michel Dorais (*La sexualité plurielle*, 1982), fait, depuis belle lurette, la promotion de l'enseignement et de la recherche en ce domaine. Le TORONTO CENTRE FOR LESBIAN AND GAY STUDIES coordonne, de son côté, la mise sur pied de colloques thématiques et publie un journal destiné à faire connaître l'avancement des études menées dans ce secteur, à travers le pays. À ce jour, plus d'une vingtaine d'universités canadiennes et québécoises, incluant l'Université de Colombie-Britannique (UBC), offrent des cours—certaines d'entre elles, des programmes pluridisciplinaires—reliés à l'homosexualité.

Malgré ces acquis fort appréciables, on sent tout de même un certain malaise se profiler, parfois même une «résistance» bien affirmée, chez plusieurs intellectuels. Alors que dans l'esprit d'un nombre croissant de jeunes chercheurs, les études gaies et lesbiennes se présentent comme un champ d'explorations prometteuses, certains de leurs aînés, en revanche, évoquent parfois très rapidement le «sectarisme» de celles-ci, la trop grande «subjectivité» chez ceux et celles qui ont recours aux paradigmes qui y sont développés, ou encore, l'orientation idéologique prêtée à ces derniers, comme si les approches ou les modèles dits «classiques»—la sémiotique, la psychocritique, etc.—garantissaient, quant à eux, un maximum d'objectivité et étaient totalement dépourvus de fondements ou de biais idéologiques . . .

À l'instar des progrès enregistrés dans le monde du savoir, ceux qui se profilent dans le secteur culturel ont fait en sorte d'accentuer, au cours des trente dernières années, la visibilité de l'homosexualité et de briser quelques tabous et inepties. Si l'on peut dire que certains produits de la culture d'ici—en littérature, au théâtre et au cinéma, notamment—ont favorisé récemment une meilleure compréhension du sida et de la réalité de ceux qui en sont

atteints, on se doit d'avouer, en revanche, que le portrait qu'on y trace des gais et lesbiennes est le plus souvent constitué de stéréotypes assez grossiers. Dans l'ensemble, les personnages gais évoluent dans un cadre familial «mal ajusté»—qui laisse deviner l'étiologie conventionnelle de «l'inversion sexuelle» et le modèle «père absent, mère autoritaire, fils manqué»—, ou souvent des couples fortement caricaturés, dans lesquels les relations sont strictement génitales, peu satisfaisantes et durables, où l'amour, entre individus de même sexe, est subtilement présenté comme «impossible». À bien examiner différents corpus, on remarque que la représentation de l'homosexualité rime généralement dans ses extrêmes, ou bien avec promiscuité, criminalité, mortalité—dans les drames psychologiques comme *Being at home with Claude* (Jean Beaudin, 1992)—, ou bien avec efféminement et travestissement—dans les comédies du type *The Birdcage* (Mike Nichols, 1996)—. Ce phénomène, par l'entremise duquel l'homosexualité n'est plus ignorée comme ce fut le cas jadis, «provides, selon Gary Kinsman, a creative way of dealing with social stigma—a way of fully embracing it, thereby neutralizing it and making it laughable [. . .], helps gays survive our oppression and provides us with a good deal of humour. At the same time, the camp homosexual also can agree 'with the oppressor's definition of who he is'» (*The Regulation of Desire: Sexuality in Canada*, 1987: 146-47).

Mais c'est certainement au niveau social que les acquis, pour les gais et lesbiennes, ont été les plus tangibles depuis 1968. Il est vrai que certaines Églises, associées ou non à des mouvements et discours de droite, s'efforcent encore actuellement de faire de l'homosexualité un «péché» que l'on doit—selon leurs représentants—condamner ici-bas, une «perversion morale» qu'il convient de réprimer, un mode de vie inacceptable qu'il faut publiquement désapprouver puisque son expression ouverte mettrait en péril les familles traditionnelles et les sociétés démocratiques. Bon nombre de Canadiens semblent, quant à eux, faire preuve d'une plus grande «tolérance» à l'endroit des personnes homosexuelles. Mais cette indulgence, inscrite dans un contexte beaucoup moins répressif qu'il ne le fût autrefois, n'a pas pour autant «naturalisé» le vécu de celles-ci. Il est certes possible en 1999, dans certains quartiers de Montréal, de Toronto ou de Vancouver, d'assumer sans trop d'inconvénients une vie de couple homosexuelle «en privé», ou encore, de défiler avec «fierté»—une fois par année—dans les rues de ces cités. En contrepartie, l'expression identitaire et des amours entre individus de même sexe demeure problématique, semble-t-il, dans l'e-

sprit de bien des gens, car un mode de vie socialement «toléré» ne veut pas dire qu'il soit pleinement «accepté». À ce chapitre, nos institutions veillent toujours à ce que l'homosexualité reste cantonnée, autant que faire se peut, dans la sphère du «privé». Ce qui fait qu'en cette fin de millénaire, il est encore très difficile, voire souvent «risqué», aux gais et lesbiennes de vivre *comme tout le monde*—de se promener main dans la main en public, entre autres choses—sans faire l'objet de regards étonnés, mécontents ou moqueurs, de sobriquets, de blagues grossières et parfois même, d'agressions physiques. Comment peut-on encore sourire devant cette forme d'injustice, ou d'oppression déguisée, dans un pays où les efforts visant l'égalité entre hommes et femmes sont si valorisés, où le multiculturalisme fait figure de «porte-affiche» du respect des différences entre les citoyens canadiens? Le droit à l'égalité, attesté et garanti dans notre Constitution, ne serait-il valable que pour les membres de la majorité hétérosexuelle? L'ignorance, à l'origine de nombreux préjugés, peut-elle encore être invoquée pour justifier ou même expliquer «l'homophobie libérale» (Daniel Welzer-Lang. *La peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie*, 1994: 61)?

Aussi restreinte et minimale qu'elle puisse paraître, la revendication des gais et lesbiennes, en vue d'une reconnaissance pleine et entière de leurs droits civiques et juridiques, de même que de l'élimination de toute discrimination fondée sur l'orientation et l'identité, demeure un point d'engrage en deça duquel il ne saurait être question de revenir, sans menacer la notion même d'égalité entre *tous* les Canadiens. Cette admission véritable implique, plus que jamais, une reconnaissance beaucoup plus profonde de l'homosexualité comme variante «légitime» et «positive» du vécu humain, l'abandon d'une vision faussée de celle-ci comme tare morale (Marc Oraison. *La question homosexuelle*, 1975) ou psychologique (Richard A. Isay. *Being Homosexual: Gay Men and Their Development*, 1989), combinés à un respect plus concret de l'altérité des minorités sexuelles et de leur droit à la différence. Pour ne pas être purement théorique, l'acceptation sociale des gais et lesbiennes doit donc s'actualiser dans des lois justes et équitables, dans le discours de nos institutions, des média, de notre culture et de nos programmes d'éducation, car comment serait-il possible d'éradiquer l'homophobie, comme les autres formes de discrimination d'ailleurs, sans informer adéquatement, sans transformer les mentalités, les rôles, modèles et images stéréotypés, auxquels bon nombre de nos concitoyens sont encore largement contraints de s'identifier?